

Zbigniew Naliwajek

Avant-propos

Acta Universitatis Lodzianis. Folia Litteraria Romanica 3, 5-6

2004

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

AVANT-PROPOS

Dans ce nouveau volume de la collection, nous présentons les actes d'un colloque qui a eu lieu en septembre 2000 à Łódź. Il s'agissait, par le biais du thème choisi, de s'interroger, avec nos collègues du Département des Lettres de l'Université Lyon 2, sur le statut de la misère dans la littérature, sur l'évolution et les impasses de ses représentations, afin de faire apparaître les articulations entre le social, l'économique, le politique et l'esthétique. On peut entendre la « misère » dans un sens large et désigner par ce mot cette situation d'individus et de groupes qui se trouvent tellement démunis que leur accès au langage, aux codes culturels en vigueur s'en trouve problématisé et qu'apparaît la notion de limite comme hypothèse permettant de rendre compte de certaines des œuvres les plus fortes du champ littéraire. La représentation de la misère semble d'ailleurs constituer pour la littérature l'occasion d'affirmer sa spécificité, aussi radicale que paradoxale, par rapport aux formes culturelles convenues, codifiées, institutionnalisées, du langage comme en témoigne la fascination d'un Victor Hugo pour les pratiques les plus pauvres et de la vie et du langage.

Les communications présentées ont apporté des éclairages nouveaux sur un grand nombre de ces problèmes. À l'époque du Moyen Âge, où l'état de la misère est considéré d'abord comme une injustice ou anomalie et ensuite comme une nouvelle inquiétude succédant à celle du destin, la notion même de misère subit une évolution corrélative à celle du bonheur. Après les infortunes et les malheurs inscrits dans les poèmes d'un Jean Bodel ou d'un Rutebeuf, les accents personnels deviennent, chez François Villon, plus voyants et plus criants ; mais, puisque « le rire est le propre de l'homme » (Rabelais), leur représentation est comme soutenue par cette distance intellectuelle, faite d'ironie et de rire, qui aide à comprendre les phénomènes de la vie. Au XVI^e siècle, les multiples formes que prend la misère humaine dans les nouvelles en prose, revêtent différentes

significations qui varient selon la personne qui parle et le contexte intellectuel dans lequel on les envisage. Dans les *histoires tragiques*, en particulier, ce reflet de la pathologie sociale qui bouleversa la France de la seconde moitié du siècle, les effets narratifs de miroir grossissant semblent se lier à une certaine décadence du genre. La littérature du XIX^e et du XX^e siècles est toute traversée de représentations des pauvres. Si l'on comprend la misère comme une rupture profonde dans la chaîne du savoir, et l'expérience de la misère, ou de la modernité, comme le lot d'une partie très importante de la population exclue de l'histoire du savoir, on peut se demander si certains écrivains (Hugo, Leconte de l'Isle), autodidactes par rapport aux savants, ne sont pas mieux préparés que les philosophes (Proudhon, Marx) à saisir le phénomène, puisque la figure de l'autodidacte peut être l'une des variantes les plus importantes de celle du misérable. Eugène Sue dans *Les Mystères de Paris*, une des premières descriptions de la misère du peuple de Paris, et Victor Hugo, continuant cette veine dans *Les Misérables*, pensent que la misère et la souffrance conduisent au crime. Partant des intentions différentes, ils sont convaincus que l'injustice sociale se trouve à l'origine de la misère et que, chose impérative, il faut tout tenter pour la faire disparaître. Baudelaire, lui, pour évoquer les pauvres et les malheureux, a tendance à recourir à la prose et pense que seul l'esprit de la révolte peut vaincre la misère. Certains écrivains se demandent, en effet, si les misérables constituent oui ou non un danger pour l'ordre social. Les chiffonniers parisiens, qui à la fin du XIX^e siècle forment une véritable armée de vingt mille « Diogènes du chiffon », ne laissent pas d'inspirer de la peur, mais leur image diversifiée se voit aussitôt idéalisée et réhabilitée chez des littérateurs tels que Félix Pyat, Alexandre Privat d'Anglemon, Charles Barbara, Leon Cladel, Louis Paulian. La poésie de Rictus, toute nourrie de l'existence des pauvres et des marginaux, admirée de Mallarmé et de Cendrars ; le théâtre de Pierre-Henri Lenormand avec ses cabotins grotesques qui semblent anticiper les clochards de Beckett ; les romans d'Octave Mirbeau, Marguerite Audoux, Céline, Michel Tournier, Juan Goytisolo, Claude Simon – autant de représentations de la misère humaine exprimées au moyen de formes et de techniques littéraires aussi intéressantes que variées. C'est là, à n'en pas douter, un apport pertinent à l'intelligence d'un phénomène complexe qui n'arrête pas d'interroger les esprits.

Zbigniew Naliwajek